

Le concept de zone intermédiaire dans la conception de la langue chez Florenskij

Valentina MARTINA
Université de Cosenza

Résumé : La notion du symbolique a suscité l'intérêt de Florenskij dans le domaine du langage, de l'ontologie et de la connaissance. Le symbole, la langue et, en particulier, la magie du mot dans les réflexions de Florenskij occupent une place particulière. La magie du mot, catégorie historico-sociale, est un outil nécessaire pour comprendre la vie même de la langue. Dans la philosophie de Florenskij, les propriétés magiques du mot, en tant que symbole, sont liées à la connaissance intégrale (*cel'noe znanie*), par laquelle Florenskij fournit une analyse approfondie sur le lien entre l'homme et la nature, entre la langue et le symbole. La valeur des outils comme *celoe* et *cel'noe* (en rapport avec la nature de l'homme et avec le mot) nous permet une réflexion sur le mot entendu comme un organisme, considéré dans son intégralité (*celostnost'*), et sur la nature verbale de l'homme (*slovesnyj individuum*). Florenskij établit l'unité du symbole et de la langue comme un système des discours (théorie qui est devenue un sujet constitutif pour d'autres linguistes, par exemple Bakhtine et Benveniste). Nous nous proposons donc de clarifier comment dans la réflexion de Florenskij, surtout dans son œuvre de 1922 *La description symbolique* (*Simvoličeskoe opisanie*), le lien entre science et philosophie met à jour la question fondamentale de la valeur ontologique et gnoséologique du mot. La science et la philosophie sont deux tendances de l'activité verbale : la science, qui représente la langue comme un produit fini (*veščnost'*) et la philosophie, qui représente la langue comme une activité (*dejatel'nost'*) constituent une antinomie ayant son origine dans l'unité de la langue. Nous essaierons de présenter le lien entre science et philosophie, entre langue et symbole à travers la structure antinomique du mot, considéré comme entrelacement entre l'esprit individuel et collectif.

Mots-clés : épistémologie ; symbole ; zone intermédiaire ; nature magique du mot ; étymologie ; sémème ; phonème ; mythe ; organisme ; nature/culture.

INTRODUCTION

A partir de la seconde moitié du XIXe siècle jusqu'aux années 1920, la relation entre la langue et la collectivité a été au cœur d'une recherche philosophique et linguistique attentive en Russie. D'éminents penseurs tels que M. Bakhtine (1895-1975), A. Potebnja (1835-1991) et P. Florenskij (1882-1943) se situent dans un courant de pensée qui remonte au moins à von Humboldt et qui appartient aux théories qui privilégient l'instant dynamique, créatif du mot et de la langue considérée comme une réalité multiforme liée aux concepts de pluralité et autonomie des consciences :

Le mot n'est pas une chose, il est au contraire un médium éternellement mobile, éternellement variable de la relation dialogique. Il n'appartient jamais à une seule conscience, à une seule voix. La vie du mot réside dans son passage d'une bouche à l'autre, d'un contexte à un autre, d'une communauté sociale à une autre, d'une génération à une autre. (Baxtin, 1979, p. 312)¹

Notre but est de mettre en valeur le concept de *discours vivant*, conçu comme processus, en soulignant en particulier la valeur conceptuelle du symbolique proposée par Florenskij.

Dans *Magičnost'slova* [*La magie du mot*], le mot est l'instrument intermédiaire (*posrednik*) entre le milieu intérieur et le milieu extérieur, car il se présente comme :

Un amphibie qui vit dans ces deux milieux différents et qui établit de toute évidence des liens de nature très particulière entre ces deux mondes, qui constituent la raison même de l'existence du mot, ou du moins [...] la base fondamentale de toutes les fonctions du mot. (Florenskij, 1920, p. 16)

Ce passage souligne le problème de la nature amphibie de l'homme en évoquant un outil de sa propre nature, soit le mot, lui aussi amphibie. A travers le mot, l'homme construit entre deux mondes opposés (intérieur et extérieur) un espace intermédiaire, celui de la culture, qui est une limite mobile que l'homme est en mesure de déplacer toujours plus loin. Nous allons insister sur les concepts de symbole et de limite, afin de mettre en valeur la portée théorique de la pensée de Florenskij sur le rapport entre le monde intérieur et le monde extérieur. C'est précisément à cause de cette nature amphibie qui dirige le symbole aussi bien vers le monde extérieur qu'intérieur, que le symbole se lie à la réalité et reste en même temps ouvert à diverses possibilités. Pour nous exprimer avec Heidegger, cette relation est un trait constitutif d'un projet authentique (Heidegger, 1990b, p. 201). Ce dernier fait de la réalité un processus en devenir.

¹ Toutes les citations sont traduites de l'italien par moi-même.

La conception de la langue chez le philosophe russe est étroitement liée à un point de vue épistémologique. Florenskij analyse dans les moindres détails le phénomène de la double nature de la langue. En effet, selon Florenskij, la langue est à la fois un produit matériel fini, *ergon*, et un principe formateur de la pensée, *energeia*. Il s'agit donc d'un matériel que l'homme trouve à sa disposition et qu'il est en même temps en mesure de nourrir et vivifier (Florenskij, 1990a, p. 26). La science et la philosophie sont des manifestations de la langue : elles sont les deux mains d'un seul organisme. La spécificité de leurs tendances diverses n'est qu'une nuance différente du même noyau, soit la langue elle-même. Notre but est de montrer en quoi la science est une activité qui possède la vie et l'énergie de la langue.

1. LA DESCRIPTION ET LA TERMINOLOGIE D'UN POINT DE VUE PHILOSOPHIQUE-EPISTEMOLOGIQUE

La compréhension du rapport existant entre la pensée et la langue et, par conséquent, du rapport entre la science et la philosophie, nécessite d'analyser la description du discours (*reč'*) dans sa globalité, en le considérant avant tout comme une activité qui relie les signes entre eux. La réalité est décrite avec des symboles qui cesseraient d'exister s'ils n'étaient pas reliés à ce qui est symbolisé ou si la description de la réalité n'avait pour objet que cette réalité. Pour comprendre la nature du symbole, il faut que la description rende compte aussi du caractère symbolique des symboles. La description aussi est un symbole, puisqu'il s'agit d'un discours et donc elle est constituée de mots. L'activité symbolique est une activité verbale : le symbole, par sa nature même, indique un objet et, puisque le symbole est mot, il décrit l'objet.

Cela veut dire que les symboles peuvent être remplacés par leurs descriptions qui contiennent à leur tour d'autres symboles. Prenons l'exemple de la physique, afin de clarifier ce concept. La physique n'est qu'une langue : c'est la langue que nous parlons tous. Le langage scientifique est en effet un outil créé par le langage ordinaire à travers lequel nous nous approprions l'objet. La nature spécifique de la science est d'être une description, et, plus précisément, une organisation de la terminologie, qui représente l'histoire de la conquête de l'intellect sur l'objet qui se présente à ses yeux. Il faut alors se demander comment une terminologie soignée et convenable devrait être, puisque l'histoire de toute science n'est qu'une histoire de mots. Qu'est donc le terme d'un point de vue épistémologique ? Le philosophe russe souligne que le terme est l'équivalent de la proposition qui le constitue. Lorsque nous parlons de terminologie, nous ne voulons pas indiquer un simple ensemble de noms, mais au contraire un ensemble dans lequel les rapports fonctionnels entre les parties ont une importance fondamentale (*Ibid.*, pp. 119-150). *Terminus* dérive de la racine *term* qui signifie traverser, atteindre un lieu se trouvant «au-delà de» et indique donc

une frontière, une limite tracée concrètement et les mots qui appartiennent à cette famille étymologique indiquaient un point de frontière. En grec l'équivalent du mot *terme* est le mot *οπος* (lieu circonscrit) ou le mot *ορισμός* (séparation, différence et isolement). Le point de vue étymologique du concept de terminologie rencontre forcément le lien entre culture et langue. Pour mettre en évidence en quoi le *terme* est une manifestation de ce lien, Florenskij analyse en détail le concept de propriété. Le droit de propriété primitif n'était pas une institution juridique, mais purement religieuse ; le pouvoir ecclésiastique surveillait les propriétés, car elles hébergeaient les ossements des morts qui possédaient une force surnaturelle. Le droit primitif était assuré par la religion et non pas par le droit. Chaque champ devait être fermé par une clôture le séparant nettement des autres familles. Le *Term* est essentiellement un rite dont le but était de donner un aspect sacré au culte domestique. Le *terminus* naît en tant que gardien du seuil, gardien du terrain sacré et de tout ce qu'il contient. L'analyse conceptuelle proposée par Florenskij montre que le *terminus* est le lieu conceptuel où la culture naît. Nous pouvons ainsi en déduire que le participe passée *kul'tivirovannoe* (du verbe *kul'tivirovat'*) signifie «cultivé» aussi bien dans les sens de «culture de la terre» que dans le sens «de culture de l'esprit» (*ibid.*, p. 122). La pensée de Florenskij est originale, car elle affirme que les formes verbales de la conscience n'ont pas acquis leur signification à travers les processus logiques de l'abstraction et de la généralisation de la forme conceptuelle mais plutôt à travers les ressources sémantiques, endogènes, du symbole lui-même. La portée théorique du *terme* montre que, chez Florenskij, il n'existe pas une nette distinction entre nature et culture, c'est-à-dire que le *terme* appartient à la nature humaine qui est donc culturelle, car linguistique.

La limite et le symbole, qui est mot et par lequel l'homme décrit l'objet de sa connaissance, donnent donc articulation et structure à la pensée humaine, en établissant ses articulations fondamentales et, même s'ils limitent la vie de l'être humain, ils la libèrent en la conduisant vers une créativité ultérieure. C'est pourquoi le terme est une frontière, un symbole à travers lequel la pensée s'auto-limite, et en même temps prend conscience de soi :

Dans cette possibilité indéterminée qu'a la pensée, qui se trouve devant nous, de se déplacer avec tous les moyens dans l'immense mer de la pensée, dans son écoulement continu, la pensée elle-même se pose des limites rigides, des bornes-frontière inamovibles, qui, sont considérées comme quelque chose d'invincible sous la foi du serment, comme des certitudes concrètes, dressées dans l'esprit symboliquement à travers un acte 'surlogique', avec une volonté 'surindividuelle', même s'il se manifeste à travers l'individu : c'est alors que naît la conscience. (Florenskij, 1920, p. 147)

La terminologie travaille à l'intérieur des frontières de ce qui a déjà été acquis par la connaissance. Les mots renvoient donc de façon constitutive à une signification assez circonscrite et univoque et on peut donc leur

donner une interprétation aboutissant à une compréhension exhaustive. La terminologie trace toujours les limites de ce qui est connu, et le sujet connaissant opère à l'intérieur de ces frontières comme si toute tension avait été supprimée et tout écart entre ce à quoi notre savoir s'adresse et ce qui est avait été supprimé. La façon dont la pensée s'arrête détermine aussi la façon dont la pensée prend conscience d'elle-même, la conscience de l'acte et de l'activité qui posent la limite. Le concept de limite proposé par Florenskij n'appartient pas seulement au domaine philosophique et linguistique, on le retrouve aussi dans la pensée anthropologique. En effet, cette illustration du concept de limite se rapproche de la notion de *marge*, élaborée par l'anthropologue Van Gennepp (Van Gennepp, 1981, pp. 57-99) vis à vis des rites. La marge, en effet, ralentit le passage car elle introduit une gradualité et empêche la coïncidence entre le mouvement de séparation et d'agrégation. Le phénomène de la marge est présent dans de nombreuses activités et fait partie de l'activité biologique générale. Les rites de passage non sont pas complètement séparés du monde naturel. Ces rites concernent la vie biologique des individus et trouvent dans l'univers une série de stimuli et d'indications. La naturalisation de la société humaine et la socialisation de la nature peuvent être considérées comme des effets convergents des rites de passage : ceux-ci sont des ponts, des termes de médiation entre les deux règnes, ou une clé de lecture commune qui permet de conceptualiser l'un avec les caractéristiques de l'autre. Les notions de marge et de rite expriment exactement les caractéristiques de la limite, qui contient donc l'unité dans la diversité, le sujet connaissant et sujet exploré. Florenskij lui-même, dans *O simbolax beskonečnosti. Očerk idej G. Kantora (Les symboles de l'infini. Etude sur les idées de Cantor)* de 1904, établit ce que nous pouvons considérer comme le principe de sa théorie du symbole (Florenskij, 1974, pp. 561-566). La structure du symbole est inséparable de la présence du *učastok*, de la zone intermédiaire.

2. LA NATURE MAGIQUE DU MOT

Nous allons analyser en détail la fonction de médiation du symbole ainsi que la portée philosophique de la limite, en tenant compte aussi du contact entre la dimension épistémologique et linguistique. On va donc insister sur le rôle magique du symbole. Dans la conception de Florenskij la magie ne constitue pas un mur dressé entre l'homme et la réalité, au contraire, elle constitue la complémentarité entre l'homme et l'objet, la fusion avec lui, son assimilation de l'intérieur : c'est de cette façon que l'homme assujettit la réalité extérieure. Les mots sont des outils fondamentaux, à travers lesquels la magie opère, ils ne donnent pas naissance à une réalité ontologiquement indépendante, ils synthétisent plutôt les énergies de l'homme et du monde. En ce sens la magie est une condition qui contient à la fois l'effectivité et la possibilité et c'est pourquoi elle constitue la nature ambiguë de l'être humain. De ce point de vue, la conjonction entre le symbole et

la possibilité renvoie à la conception de Hegel de la nature amphibie de l'homme.

L'éducation spirituelle, l'intelligence moderne produisent dans l'homme cette opposition qui le rend amphibie, car il doit vivre dans deux mondes qui se contredisent l'un l'autre, si bien que la conscience aussi doit errer dans cette contradiction et, secouée d'un côté à l'autre, elle est incapable de trouver une satisfaction pour elle-même aussi bien d'un côté que de l'autre. En effet, nous voyons d'un côté l'homme prisonnier de la réalité commune et de la temporalité terrestre, opprimé par les nécessités, angoissé par la nature, coincé par la matière dans des fins sensibles et dans leur jouissance, dominé et déchiré par les impulsions naturelles et par les passions, et de l'autre il s'élève vers des idées éternelles, vers un règne de pensée et de liberté. (Hegel, 1835, p. 65)

Avec le mot magique, l'homme peut agir sur la réalité qui l'entoure comme si elle était un prolongement de son corps exactement comme un objet ou instrument quelconque employés pour atteindre des objectifs concrets et extérieurs au corps.

Le mot donc, produit par un acte volitif spécifique, est un outil magique en mesure de déclencher des effets particuliers sur la réalité. La ligne de frontière présente toujours un aspect et une signification doubles : d'un côté, elle constitue une ligne de division et de séparation, de l'autre elle est le lieu de contact et d'échange réciproque entre des milieux différents qui, tout en restant dans leur détermination spécifique, peuvent communiquer grâce à ce trait d'union. De même que la frontière sépare les propriétés de chaque individu, la définition sépare la nature de chaque chose d'une autre. La terminologie est un bref chemin qui fixe et arrête le mouvement de la pensée, en posant des limites claires et distinctes afin d'éviter le passage de l'effectivité à la possibilité, de ce qui est maintenant à ce qui aurait pu être :

Le mot représente l'énergie de l'humanité, de tous et de chacun, qui se manifeste à travers l'individu. Nous pouvons toutefois considérer l'énergie comme un objet ou comme son contenu dans le sens précis du mot : le mot est le travail (*dejatel'nost'*) de la connaissance même, il conduit l'intellect au-delà des limites de la subjectivité qui entre ainsi en contact avec le monde [...]. Puisque le mot est une entité psychophysique, il ne disparaît pas comme la fumée dans l'air, au contraire, il est transmis d'un homme à un autre et nous met face à la réalité ; par conséquent lorsqu'il atteint son objet, le mot peut être considéré aussi bien comme une révélation de l'objet à nous-mêmes que comme une révélation de nous-mêmes à l'objet et devant l'objet. (Florenskij, 1922, p. 140)

3. LA RELATION ENTRE SUJET CONNAISSANT / OBJET CONNU ET PHONEME / SEMEME

Nous devons maintenant aborder la dimension épistémologique et linguistique dans la pensée de Florenskij à travers les concepts de potentialité et

de magie, pour comprendre en quoi la production linguistique ne doit rien avoir de rigide, mais au contraire doit être plastique pour que chacun de ses éléments soit en mesure de recevoir l’empreinte de la capacité individuelle d’utiliser la langue qui appartient avant tout à la collectivité. La forme extérieure du mot est un ensemble constitutif immobile, qui est nécessairement partagé par tout le monde et sur lequel tout le mot se tient. Elle constitue le corps de l’organisme. Nous recevons ce corps du peuple auquel nous sommes liés par le sang et sans cette forme extérieure nous ne pourrions pas partager la même langue. La forme intérieure du mot est l’âme de ce corps même : d’un côté, la forme extérieure est immuable, de l’autre la forme intérieure est en croissance continue et constitue la manifestation de la vie même de l’esprit. La forme extérieure doit être double. Dans le corps du mot nous distinguons d’un côté son squelette, dont la fonction fondamentale est de soutenir le corps ainsi que de lui donner une forme, et de l’autre les tissus porteurs de la vie même.

Le sémème du mot n’a pas de signification autonome. Si ce mot était prononcé par quelqu’un d’autre ou par moi-même dans un contexte différent, son sémème serait différent aussi. Ses stratifications les plus subtiles changeraient même si le même discours était répété par le même locuteur : tel un drame, il est interprété différemment selon l’acteur qui le joue ou par le même acteur au long de différentes répétitions. Florenskij propose comme exemple le mot russe *Kipjatok* (‘eau bouillante’). La généalogie du sémème manifeste l’idée du dynamisme et est la suivante : d’un objet qui saute, il acquiert la signification de source qui jaillit ; ensuite celui de sécrétion abondante ; successivement d’ébullition de l’eau due à la formation de bulles de vapeurs ; enfin d’eau qui brûle ; d’un individu en état d’agitation. Dans la conscience d’un physicien, le sémème du mot *kipjatok* contient un ensemble de faits et de théories différentes. Donc le mot est d’un côté immobile, stable et de l’autre indéterminé, fluctuant et illimité. La réflexion de Potebnja se pose au même niveau théorique des considérations de Florenskij au sujet de la valeur collective du sémème :

On pourrait représenter graphiquement cela avec deux triangles dans lesquels les angles B, A, C et D, A, E, ayant en commun le sommet A et formés par l’intersection des deux lignes BE et CD sont nécessairement égaux, alors que tout le reste peut varier indéfiniment. Pour nous exprimer avec les mots de Humboldt ‘Soit un mot, personne ne pense exactement ce que pense un autre [...]’. Chaque compréhension est en même temps une incompréhension, chaque concordance de pensées et en même temps une discordance. (Potebnja, 1862, p. 124)

Le mot a des tentacules qui enlacent d’autres tentacules. Les stratifications du sémème du mot hébergent une énergie inépuisable accumulée au long des siècles et dégagée par des millions de locuteurs. L’enrichissement de la signification du mot comporte aussi l’enrichissement de la nature multiforme et cachée du mot dans son ensemble. Le mot est imprégné de lui-même comme un violon ravi par le son de la musique. Florenskij utilise

les verbes russes *napityvat'sja* et *propityvat'sja* (construits à partir du verbe *pit'* = boire) qui signifient imprégner (Florenskij, 2000, p. 165).

Il utilise aussi le verbe *nagovarivat'sja*, une forme composée par le préfixe *na-* et le suffixe *-sja* qui caractérisent une catégorie particulière des verbes typiques indiquant l'exhaustivité (le mot qui s'imprègne de lui-même et se suffit à soi-même). Le verbe *naigryvat'sja* (construit à partir du verbe *igrat'* = jouer) signifie jouer beaucoup, longtemps, à satiété (*ibid.*, p. 165). En ce sens, le mot devient un concentré d'énergie extrêmement condensé qui garde au long des siècles sa propre nature. Le mot est une représentation de l'homme, et s'il constitue aussi la représentation de l'essence d'un peuple et celle de toute l'humanité, il devient alors la représentation de l'individualité. Le mot est la cellule originaire de la personnalité, puisque la personnalité n'est qu'un ensemble de mots. En ce sens, le mot a une forme spécifique et une originalité propre (*svoeobrazie*). Le mot est la condition de la vie spirituelle d'un peuple et de tous les peuples, et doit être un support très solide pour la pensée, qui constitue le patrimoine de toute l'humanité historique. Dans le mot la capacité linguistique de l'homme a trouvé sa forme la plus pure et élaborée. Le mot est individuel, car il répond aux exigences personnelles de chacun, c'est pourquoi il s'agit d'un mot plastique qui imprime l'esprit. Le mot attend des ordres de l'esprit et constitue une sorte de milieu «gazeux» pour les manifestations de l'esprit. Le mot doit partager en même temps deux natures, il doit être à la fois élastique et rigide, individuel et universel, un acte arbitraire et un acte coercitif qui plane sur nous de façon menaçante.

Pour explorer encore plus le concept de monde intermédiaire et en approfondir la nature, nous pouvons évoquer le travail d'un autre penseur russe, le physiologiste Aleksej Uxtomskij (1875-1942). Intéressé surtout par l'étude des mécanismes qui règlent les réactions des études organiques aux stimuli de l'environnement, Uxtomskij avait réussi à démontrer que le système organique se modifie non seulement sous l'effet des stimuli extérieurs mais aussi au long de son processus d'activité intérieure. Le physiologiste russe a porté son attention sur les modalités à travers lesquelles les organes des sens identifient l'objet. La possibilité de concentrer l'attention sur des objets précis et la sélectivité de l'apprentissage sont déterminées par les caractéristiques de ce que Uxtomskij appelle «la dominante», une structure fondamentale du comportement humain, une constellation de centres nerveux qui détermine aussi bien l'inhibition des autres centres que la concentration de l'attention.

Du fait que je suis tendu à agir dans une direction précise et que mon appareil de réflexes est polarisé dans un sens précis mes réflexes sont comme écrasés et polarisés par rapport à beaucoup d'autres phénomènes en cours, auxquels j'aurais réagi de façon tout à fait différente dans une autre situation [...] A chaque instant de notre activité, d'énormes secteurs de réalité vivante et irremplaçable passent à nos côtés inaperçus et sans laisser de trace simplement parce que nos dominantes étaient concentrées ailleurs. En ce sens elles s'interposent entre nous et la réalité. [...] Un scientifique qui travaille tranquillement dans

son laboratoire et est doué d'une grande stabilité et calme aura tendance à décrire le monde avec un flux tranquille et harmonique [...]. Un homme d'affaire, par ailleurs, verra dans le monde et dans l'histoire simplement un milieu pré-disposé expressément pour ses opérations financières et commerciales. (Uxtomskij, 1966 p. 102)

Les modes de réception du centre nerveux dominant peuvent être plus ou moins précis, ils se focalisent sur les aspects les plus en accord avec les caractéristiques spécifiques du centre et influent donc sur la façon de percevoir l'environnement de même que le degré de réception de ce dernier influence le comportement et le conditionne.

CONCLUSION : LA ZONE INTERMEDIAIRE COMME DIMENSION DIALOGIQUE

La notion de dominante, élaborée par Uxtomskij, est particulièrement intéressante car elle met en valeur deux thèmes apparus au long de cette étude. En premier lieu, la question concernant la relation entre intérieur et extérieur (organisme et milieu), une relation qui n'est pas exclusivement biologique mais aussi logique, soit signifiante (à travers la zone intermédiaire du symbole), qui lie les niveaux naturel et culturel de l'être humain. En second lieu, cette relation sélectionne depuis toujours les caractéristiques du milieu où chaque être humain se déplace. La dominante de Uxtomskij nous pousse donc à considérer la relation entre l'organisme et le milieu d'un point de vue physiologique sans jamais oublier l'importance de la signification. Ces réflexions au fond ne sont pas si distantes de l'hypothèse générale formulée par Bakhtine :

Mon corps et mon âme ne sont pas construits dans l'horizon de mon activité, mon horizon ne peut donc pas se fermer apaisé et m'entourer comme un contour [...] la force organisatrice est constituée par la catégorie de l'autre. (Baxtin, 1979, p. 169)

Chaque individu est forcément un système ouvert, car la relation avec les autres est un élément constitutif de l'être humain. En ce sens, la notion de limite, de dominante, de zone intermédiaire n'est qu'un seuil, une zone indistincte dans laquelle chaque expérience intérieure de l'être humain se situe sur la limite et rencontre d'autres consciences. La relation avec l'altérité, comme le souligne constamment Florenskij, est donc un trait constitutif de la conscience, car on le retrouve à l'intérieur du sujet qui est lui-même dialogue, relation moi-autrui qui fait de la vie un espace de frontière, un monde intermédiaire, entre soi-même et l'autre et entre soi-même et réalité extérieure. En ce sens, la langue aussi n'est pas en relation avec quelque chose d'extérieur, mais plutôt avec le symbole, qui divise,

unit et isole du milieu qui nous entoure pour en revenir ensuite à l'individu lui-même.

© Valentina Martina

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BACHTIN Michail, 1988 : *L'autore e l'eroe. Teoria letteraria e scienze umane*, 1988, Torino : Einaudi (trad. it. de Baxtin, 1979).
- BAXTIN Mixail, 1979 : *Estetika slovesnogo tvorčestva*, Moskva : Izd. Isskustva. [Esthétique de l'œuvre littéraire²].
- FERRARI-BRAVO Donatella (dir.), 2000 : *Geometrie della parola nel pensiero russo tra 800 e 900*, Pisa : ETS.
- FLORENSKIJ Pavel, 1920 : *Magičnost' slova*, dans *Uvodorazdelov mysli*, Moskva : Izd. Pomor'e. [La magie du mot].
- , 1922 : *Simvoličeskoe opisanie*, «Feniks», I, Moskva : izd. Kostry. [La description symbolique].
- , 1974 : *La colonna e il fondamento della verità*, 1974, Milano : Rusconi (trad. it. de Florenskij, 1990b).
- , 1990a : *La descrizione simbolica*, dans TREU, Elena (dir.) *Attualità della parola*, Milano : Guerini e Associati, pp. 39-58 (trad. it. de Florenskij, 1922).
- , 1990b : *Stolp i utverždenie istiny*, Moskva : Prava. [La colonne et le fondement de la vérité].
- , 2000 : «Il valore magico della parola», dans FERRARI-BRAVO, 2000, pp. 165-211 (trad. it. de Florenskij, 1920).
- HEIDEGGER Martin, 1990a : *Die Grundprobleme der Phänomenologie*.
- , 1990b : *I problemi fondamentali della fenomenologia*, Genova : Il Melangolo (trad. it. de Heidegger, 1990a).
- HEGEL G.W.F., 1835-1838 : *Vorlesungen über die Aesthetik* (trad. it., *Estetica*, Torino : Einaudi, 1972).
- POTEBNJA Alexandr, 1862 : *Mysl' i jazyk*, (reprint : Moskva : Labirint, 1999). [Langue et pensée].
- TREU Elena (dir.), 1990 : *Attualità della parola*, Milano : Guerini e Associati.
- UXTOMSKIJ Aleksej, 1966 : *Princip dominanty*, Moskva-Leningrad : Nauka. [Le principe de la dominante].
- VAN GENNEPP Arnold, 1909 : *Les rites de passage*, Paris : Emile Nourry.

² Souvent traduit en français par «Esthétique de la création verbale».

—, 1981 : *I riti di passaggio*, Torino : Bollati-Boringhieri, (trad. it., de Van Gennepp, 1909).



Pavel Aleksandrovič Florenskij (1882-1937)